

que des personnes de tout âge qui se félicitent en saluant la nouvelle année.

Cette année, Gambetta n'a pu la voir. Comme on serait heureux de pouvoir se dire que le grand citoyen, le grand patriote qui n'a voulu que le bien de sa patrie et le relèvement de la France, est allé recevoir, là-haut, une récompense bien plus précieuse que les honneurs qu'on vient de rendre à sa dévouée mortelle! Ah! il ne nous appartient pas de juger celui qui est en ce moment devant le tribunal de Dieu, et nous savons que bien des catholiques, des prêtres, des religieux, des religieuses ont prié pour que cet homme reconnu enfin la vérité, abjurât ses erreurs, se repentît de ses fautes et obtint un pardon pour le quel un long mois lui a été laissé! Mais, si nous ne pouvons savoir ce qui se passe entre l'âme et Dieu dans les moments suprêmes, ne nous est-il point permis de déplorer cette absence complète de Dieu et de toute pensée religieuse près de la couche funèbre de Gambetta? On dit que deux petites Sœurs des pauvres ont demandé à soigner le malade; elles ont été tenues à l'écart. On dit qu'un prêtre vénérable qui avait connu Gambetta dans son enfance a demandé à pénétrer auprès de lui; il ne l'a pas pu. Les amis qui entouraient Gambetta, les Paul Bert et les autres, veillaient avec trop de soin pour qu'un mot de Dieu put arriver jusqu'à ses oreilles. Ce sont là des amis de l'impunité: ils se portent bien, ils ne croient pas encore à l'heure de la mort; avant tout, le triomphe des doctrines athées! Que leur importent les éternelles souffrances du soi-disant ami qu'ils entourent? Nous avons tremblé pour M. Gambetta, quand nous l'avons vu, dans l'intérêt de son ambition, refuser les prières de l'Eglise pour sa mère, une bonne et pieuse chrétienne. Avions nous tort de trembler?

Mais ce n'est pas de ces pensées, les plus en situation, cependant, dont se sont occupés ceux qui ont préparé à Gambetta de splendides funérailles. Les partisans du mort veulent honorer l'un des leurs; le gouvernement cherche à se ménager une partie de sa popularité. Il y aura des défections, sans doute, car Belleville n'était plus avec Gambetta, qui avait bien lâché la Révolution, mais qui prétendait l'arrêter à son point. Les funérailles seront splendides, mais ce n'est pas la douleur de la perte d'un grand citoyen qui les a relevées.

Le moment n'est pas venu de porter un jugement complet sur l'homme qui vient de disparaître. M. Gambetta était intelligent et il avait une volonté: cela faisait sa force et le distinguait de ses partisans, mais quel usage a-t-il fait de ces qualités? S'il a montré une grande énergie dans l'œuvre de la défense nationale, on peut lui reprocher de l'avoir poussée jusqu'à une obstination qui servait plus son ambition que la patrie. Et il y a deux mots de lui, mots qui ont servi de mots d'ordre aux cruels ennemis de la religion et par conséquent du pays. Avec son avènement d'une nouvelle ère sociale, il a donné au socialisme l'espoir d'un prochain triomphe et soulevé toutes les passions d'une mauvaise démocratie; avec son cri: "Le cléricalisme, voilà l'ennemi," il a déclaré une guerre sans merci à la religion, et par conséquent à la société, qui ne peut vivre sans la religion, à la France qui périt, parce qu'elle n'a plus sa raison d'être. La critique la plus amère qui se fait en ce mo-

ment de Gambetta, c'est qu'il est loué par tout ce qui est révolutionnaire et impie: triste louange, qui n'a jamais manqué aux fléaux de l'humanité.....—*Les Annales Catholiques.*

— Nous extrayons ce qui suit d'un article que M. Paul de Cassagnac, rédacteur du *Pays*, à Paris, consacre à Gambetta:

Il s'était levé contre Dieu. Il est tombé.

C'est épouvantable, mais c'est juste.

Et quel mort!

Une mort sans gloire, sans éclat, une mort bête.

Ah! s'il avait roulé sous une balle allemande pendant la défense nationale; si, pareil à Collot-d'Herbois, à Robespierre jeune, il eut marché à l'ennemi, coïté de l'écharpe tricolore et le sabre à la main, et que la mitraille l'eût broyé!

Si même il avait été enseveli sous les pavés disjoints d'une barricade, comme Beaudin son client posthume, il y aurait eu, tout autour de son front pâli, l'aurole qui voltige, lumineuse et poétique, et qui de loin à travers les âges appelle le regard des générations nouvelles et surexcite leur piété patriotique.

Mais non, rien de tout cela.....

Il est mort, conservant jusqu'à la dernière heure sa connaissance tout entière et voyant passer devant ses yeux, démesurément ouverts par la fièvre, toute sa vie passée, son enfance où il priait encore, sa jeunesse où il croyait encore, ayant gardé les doux et religieux préceptes de sa vieille mère.

Et il a dû se rappeler, dans cette longue et affreuse agonie, qu'il avait fait enterrer civilement, sans prêtre, cette pauvre femme.

Lui non plus n'avait pas de prêtre à son chevet.

Intelligent comme il l'était, il savait pourtant que Dieu existe, et il a dû, comme tous les mourants, l'apercevoir du bas de ce matelas sur lequel il se tordait.

Ah! s'il avait été libre! s'il avait osé!

Mais les amis étaient là, comparses sinistres de sa vie passée, complices des crimes contre Dieu.

Et comment se déjuger, comment s'exposer à la risée de tous ces gens qui se portent bien, eux, qui n'ont pas encore peur, eux dont l'heure n'a pas encore sonné?

Ce dernier moment a dû être terrible, et ce n'est pas sans un frisson que nous oublions volontairement toutes les douleurs de ce corps qui a péri, pour songer aux tortures de l'âme qui s'est envolée dans l'angoisse effrayante et dans l'éternel remords.

— Le 1er novembre 1882, trente-neuf religieux et religieuses, de l'Ordre de saint Benoît, ont débarqué à New York. Ils se rendaient dans la province d'Orégon. Les religieux s'y bâtiront un monastère, où ils vaqueront aux fonctions de leur Ordre et les religieuses tiendront deux écoles paroissiales.

Cette pieuse caravane avait soixante dix neuf colis. Les directeurs de la douane, apprenant que ces honorables émigrants venaient travailler à la civilisation des Indiens, les ont laissés passer sans exiger d'eux aucun droit d'entrée.

— Un pieux usage s'est introduit au Canada. Aussitôt qu'on travaille à ouvrir une nouvelle voie ferrée, l'évêque députe un prêtre pour suivre les travailleurs (la plupart du temps à travers la forêt). Ce prêtre a souvent à parcourir 10, 15, 20 lieues de route à peine